

d'heure ; car c'est cela qu'on appelle ordinairement *faire oraison*. Et si nous admettons bien que ce n'est pas seulement en apparence que le pardon, divin est accordé au moment de la mort, à des âmes qui ont passé presque toute leur vie à offenser le bon Dieu, et qui n'ont jamais songé à faire ou voulu faire cinq minutes d'oraison, en sorte qu'on peut dire que celles-là se sont sauvées sans jamais avoir fait oraison, quel chrétien cependant oserait s'exposer à voir venir ses derniers moments après une vie semblable ?

Lisons attentivement ces réflexions de Bossuet :

« C'est donc une loi pour Israël d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur ; d'en parler souvent afin d'en rafraîchir la mémoire ; d'y avoir toujours un secret retour et de ne s'en éloigner point parmi les affaires et néanmoins *d'y prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une attention particulière*. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée ; ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu ; et si nous prétendons, chrétiens, que le précepte a moins de grâce dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme et faisons honte à Jésus-Christ. » (1)

Cela veut dire que l'oraison est nécessaire au moins à l'intégrité de la vie chrétienne, pour vivre constamment en chrétien, pour éviter le péché mortel, pour pratiquer les actes de vertu nécessaires à l'entretien de cette vie et par conséquent pour ne pas s'exposer à être surpris par la mort dans un temps où le malheureux état de notre âme nous jetterait en enfer.

Et rien de plus facile à comprendre. Le pécheur, en définitive, ne pèche pas pour pécher, ne fait pas le mal pour faire le mal, mais pour se satisfaire, pour suivre sa passion qui l'égare. Qu'est-ce donc qui réussira d'empêcher cet égarement qui va chercher son bonheur là où il n'est pas ! Rien autre chose que la crainte du mal plus grand qui résultera de l'attache désordonnée à ce plaisir éphémère, ou l'amour, le désir d'un bien, d'un bonheur incomparablement plus grand qui attend l'âme assez généreuse pour résister à ses passions. La crainte ou l'amour, ce sont les seuls mobiles qui peuvent déter-

(1) Serm. pour le 1^{er} Dim. de l'Avent. Nécessité de travailler à son salut.